

## L'involution et l'évolution du fait littéraire.

**Dr.Rachid RAÏSSI**  
**Université KASDI Merbah OUARGLA**

---

Les mythes de Narcisse et celui de la Belle au Bois Dormant peuvent symboliser les deux phases involutives et évolutives du fait littéraire. Toute littérature oscille, en effet, entre la fascination pour le soi avec l'expérience de la sensibilité et de douleur et la fascination de l'intégration pour l'unité de la vie. La littérature mondiale peut donc se subdiviser schématiquement en deux parties contraires, et complémentaires : une littérature qui travaillerait à la promotion de l'image de soi, de son lieu et de son histoire et une littérature qui travaillerait, plutôt, à la rencontre, à l'échange et à l'enrichissement des images «contraires» et complémentaires du même et de l'autre. Ainsi, notre propos est d'étudier cette double conception de la représentation narcissique de l'ego des autochtones et de la représentation de la rencontre du même et de l'autre dans la littérature nationaliste d'une manière générale et dans des textes cosmopolites comme celui d'Amin Maalouf, *Les Jardins de Lumière*<sup>1</sup>. Il s'agit, ici, bien-sûr de deux réactualisations différentes du mythe qui dit, tour à tour, l'amour irraisonné et maladif de soi et l'image de soi perçue comme étant celle de l'autre puisque multiple et plurielle à cause et en raison du fait de sa prise de conscience de l'impact structurant, déterminant et productif de l'autre en soi.

De plus, ce travail s'inscrit dans notre problématique antérieure à savoir celle de l'écriture du plaidoyer pour le métissage, de l'écriture de la mixité, de la rencontre, de l'échange et de l'enrichissement. Dans ma recherche doctorale, j'avais déjà montré que l'axe principal de mon étude est de montrer que les écritures de L. Sebbar et de M. Dib sont polyphoniques et dialogiques. Cette étude présupposait des rapports multiples que *Le Fou de Shérazade* et *Le Sommeil d'Eve* imposent, maintiennent et entretiennent avec les différentes œuvres sollicitées. Autrement dit, je me suis proposé de faire une analyse thématique prenant en charge le thème de la «mixité/ métissage» et une analyse textuelle montrant le dialogue des textes à l'intérieur d'une œuvre. Par ailleurs, mon but était également de montrer qu'à chaque fois que certains textes entrent en interaction avec d'autres textes pour entretenir, à un niveau scripturaire, des liens d'un type intertextuel, cela semble se traduire, au niveau thématique, par la présence du thème de la mixité et du métissage. Ainsi, intertextualité et «mixité/métissage» apparaissent comme intimement liées dans certaines écritures puisque, d'une part, le discours ne peut éviter l'autre discours et puisque, d'autre part, aucune personne ne peut éviter la rencontre avec autrui.

Les textes de Leïla Sebbar et celui de Mohammed Dib, *Le Fou de Shérazade*<sup>2</sup> et *Le Sommeil d'Eve*<sup>3</sup>, on l'a déjà dit, travaillent activement et différemment, bien sûr, à la rencontre des êtres et des textes environnants et ceux de la filiation. Le texte d'Amin Maalouf semble travailler dans le même sens et ce, pour confirmer, mon hypothèse de la liaison des notions de l'intertextualité et de la «mixité/métissage» dans des écritures cosmopolites et aussi, d'une certaine manière, pour répondre à ceux qui prétendent faussement qu'il existerait des races pures et d'autres moins pures. Les jardins de Lumière, au même titre que *Le Sommeil d'Eve* et *Le Fou de Shérazade*, vise à asseoir l'idée essentielle à savoir que le métissage et la mixité, au même titre que l'intertextualité d'ailleurs, sont les seuls déterminants de l'humain qui, sans l'autre, n'est que pure projection imaginaire d'un ego démesuré.

Enfin, si notre objectif premier est de désigner un élément structurant de la littérature internationale, – et non plus maghrébine, française, italienne ou autre. Cette dénomination classificatoire comporte déjà, en elle, les prémisses d'une littérature nationale qui travaille d'ores et déjà à l'identité et à la différence – l'autre objectif de ce travail est de désigner les conséquences désastreuses de la réactualisation intégrale du mythe de Narcisse qui, dans ce cas, n'implique que le concept de «dépouille» ou l'autre, pourtant essentiel, dans la constitution du moi est éjecté et marginalisé. Et c'est ce qui tend à provoquer l'un des drames constitutionnels de l'être. Les propos de Mani qui suivent illustrent fort bien les paroles qui séparent au lieu de réunir :

« Lorsqu'il rassemble le troupeau des fidèles, ce n'est pas autour de l'amour mais de la haine, c'est seulement face aux autres qu'ils se retrouvent solidaires (...) Et moi Mani (...) Je me retrouverai bientôt l'ennemi de tous. Mon crime c'est de vouloir les concilier. »<sup>4</sup>

La première réactualisation du mythe de Narcisse est, selon moi, au centre des littératures nationalistes qui, il faut le dire, ne se définissent que par ce thème obsessionnel de l'amour de soi. Ces littératures qui affectionnent l'image du natif et qui travaillent aux thèmes de la différence et de l'identité réactualisent sans cesse et de manière stéréotypée le mythe de Narcisse puisqu'elles se complaisent à adorer leur propre image dans le miroir et ce, par opposition à l'image de l'autre réduite le plus souvent à des clichés et à des stéréotypes exotiques. Ainsi ne peut-on pas découper la littérature internationale en deux grandes parties où la première, attachée à ses valeurs, dépeint l'histoire, les us et coutumes en ignorant l'autre ou en optant pour l'exotisme, définie comme le goût ou l'intérêt, parfois superficiel, pour les mœurs, les habitants et les paysages des pays lointains, spécialement des pays orientaux, et où la seconde, plus cosmopolite travaille aux écritures des passages et des échanges en allant à l'encontre des clichés et stéréotypes chargés d'exotisme ?

En effet, plusieurs penseurs contemporains pensent fermement que le Mythe de Narcisse est aujourd'hui central parce qu'emblème du comportement de la société contemporaine. Autour du mythe de Narcisse, la psychanalyse a élaboré le concept de narcissisme. Il s'agit d'un stade par lequel passe la libido au cours de son évolution de l'auto-érotisme à l'amour objectal. Le centre qui attire l'écriture contemporaine semble être l'individualisme qui ne recherche que l'autosatisfaction

et le plaisir. L'indifférence et l'insensibilité caractérisent, en effet, la majorité des personnages de cette littérature narcissique. Ces personnages ne s'intéressent que très peu d'ailleurs aux sujets d'ordre philosophiques et religieux. Dieu est, pour eux, une entité absente et étrange. Le narcissique ne vit que dans le présent et se soucie fort peu du passé et de l'avenir. Le drame du narcissique est à repérer dans cette incapacité d'aimer quelqu'un d'autre. Le narcissique n'est amoureux, au fond, que de lui-même et de son miroir. Le narcissique recherche continuellement son reflet dans le regard des autres et l'absence de sentiment le pousse à la solitude et à l'autodestruction.

Narcisse, le jeune homme à la grande beauté, tombé amoureux de son image et qui repousse la nymphe Echo, éperdument amoureuse de lui au point où elle se laisse dépérir et la Belle au Bois Dormant réveillée, elle et toute sa suite, par le prince charmant après cent ans de sommeil disent l'involution et l'évolution d'une littérature qui se fait en se considérant comme le centre de l'univers, d'abord, et qui finit par prendre conscience que l'autre est essentiel dans sa constitution. Le mythe de Narcisse expose ainsi la problématique du sujet qui prend son propre corps pour un objet d'amour. Cette problématique de l'auto-érotisme est un cas pathologique qui relève de la métapsychologie. Le drame de Narcisse – et de tous les tenants du nationalisme et du racisme – ou l'expérience du miroir se situe entre image du corps et mirage imaginaire à l'origine de la mésaventure exemplaire de Narcisse victime de sa beauté méprisante et orgueilleuse. Au fait Narcisse, à l'image de ceux qui prônent la grandeur des races, n'aime personne, pas même la nymphe Echo si éprise de lui. Le drame de Narcisse peut donc se résumer à l'utopie de vouloir rendre le monde à son image. Et ce, par opposition au mythe de la Belle au Bois Dormant qui soutient implicitement que tout corps est le lieu par excellence de la rencontre de l'intériorité et de l'extériorité autrement dit que tout être avance en faisant siennes les sensibilités du monde et celles des autres êtres qu'il intègre au point où elles deviennent siennes. On parle dans ce cas de l'autre assimilation qui consiste à grandir au contact des êtres et non pas à se dépouiller de ses spécificités culturelles. De plus, le corps, comme réalité biologique, sociale et esthétique se donne toujours comme amalgamé à d'autres instances du réel puisqu'il se tisse aussi bien sur les impératifs sociaux que sur les injonctions religieuses, philosophiques ou tout simplement artistiques ou ceux du merveilleux et du fantastique. Toute écriture est, en dernière instance, une écriture d'un corps voilé ou dévoilé où l'intime individuel, social ou collectif se fait jour et accuse l'impossible pureté de l'être. Le conte de la Belle au Bois Dormant affirme en effet que La notion de métissage est une notion nécessaire à l'humain ; toute personne a besoin d'autrui pour advenir et se réaliser.

C'est ainsi que sous le nom le mythe de Narcisse se cache la volonté néfaste de l'altération de l'atérité. Il s'agit, dans ce mythe, moins de dégager l'altérité que de l'étouffer. Le mythe de la Belle au Bois Dormant, contrairement au mythe de Narcisse, soutient que la rencontre avec l'autre est inévitable et nécessaire ; il clame haut et fort que le métissage est une réalité biologique et pédagogique implacable puisque tout corps vient au monde métissé comme l'explique Michel Serres :

«Etrange et original, déjà mélangé des gènes de son père et de sa mère, en tiers entre eux, tout enfant n'évolue que par nouveaux croisements, toute pédagogie

reprend l'engendrement et la naissance d'un enfant : né gaucher, il apprend à se servir de la main droite, demeure gaucher, renaît droitier, au confluent des deux sens : né Gascon, il le reste et devient Français, en fait métissé ; Français, il se fait Espagnol, Italien, Anglais ou Allemand, s'il épouse et apprend leur culture et leur langue, en gardant les siennes propres, le voici quarteron, âme et corps mêlés. Son manteau ressemble au manteau d'Arlequin.

Cela vaut pour instruire autant que pour élever les corps. Le métis, ici, s'appelle Tiers-Instruit. Scientifique, plutôt, par nature, il entre dans la culture parce que la science épouse aujourd'hui les questions, par elle seule imprévisibles, de la douleur et du mal. Il suffit d'apprendre deux choses : la raison exacte et les maux injustes ; la liberté d'invention, donc de pensée, s'ensuit.

Cela vaut enfin pour la conduite et la sagesse, pour l'éducation. Elle consiste et demande à épouser l'altérité la plus étrangère, à renaître donc métis.

Aime l'autre qui engendre en toi une troisième personne, l'esprit».<sup>5</sup>

La deuxième réactualisation du mythe de Narcisse dans l'œuvre d'A. Maalouf est, je le pense, intentionnellement subversive ; une subversion nécessaire au processus de détachement que l'être doit entreprendre pour devenir le même et l'autre. Ce processus, riche et enrichissant dans le plaidoyer pour le métissage, débouche sur l'emprunt de l'image symbolique d'Arlequin très parlante sur le plan de la fusion que doit réaliser l'humain pour advenir puisque Mani, regardant son reflet dans l'eau, ne se reconnaît pas et ne tombe pas, comme Narcisse, éperdument amoureux de son image ; l'image dans l'eau reflète l'altérité autrement dit le double, le jumeau ou l'autre. Et c'est ce qui le sauve et lui donne cette grandeur de l'âme qui le pousse vers un autre désir non plus égoïste mais pleinement humaniste, celui de vouloir réconcilier les communautés contraires. Le retournement du mythe de Narcisse dans l'écriture d'A. Maalouf se réalise à la page 73 :

« Cette étrange scène au bord de l'eau, c'est Mani lui-même qui la raconte. Pour lui, comme pour ceux qu'on appellera un jour les manichéens, elle marque le commencement de sa Révélation. Ainsi naissent les croyances, diront certains : un glissement dans l'imaginaire au virage de la puberté ; une rencontre avec la femme, la femme interdite ; et le désir déborde...

Sans doute. Dans ce miroir d'enfant Mani avait besoin de se contempler pour recoller les morceaux de sa mémoire éclatée. La vérité sur sa naissance, sur sa venue dans la palmeraie, il la soupçonnait, il en avait recueilli des bribes, mais qu'il n'osait mettre bout à bout ; il a fallu que cette «voix» vienne l'appeler «fils de Pattig» ; il a fallu qu'il entende de la bouche de «l'apparition» le nom de Mariam.

«A douze ans, j'appris enfin par quelle femme je fus conçu et enfanté, comment je fus engendré dans ce corps de chair, et de qui provenait la semence d'amour qui m'avait fait naître». Ce sont les paroles de Mani, transcrites des années plus tard, par ses disciples. Enfant de son siècle, il posait toutefois sur ces choses un regard candide et fervent. L'image qu'il avait vue, ou cru voir, cette lueur ancrée à la

face de l'eau, il la nomme «mon jumeau», «mon double», il en parle comme d'un véritable compagnon. Un compagnon d'infortune pour l'adolescent rebelle, et surtout un précieux allié contre les vêtements-blancs, leurs dogmes et leurs interdits. Ainsi, le jour de cette première rencontre quand, terrifié malgré tout par l'apparition, il voulut se repentir d'avoir peint sur le mur le visage du dieu Mithra, il entendit de la bouche du «Jumeau» la réponse qu'il espérait : «dessine ce que bon te semble, Mani, celui qui m'envoie ne connaît pas de rival, toute beauté reflète Sa beauté».

Le passage du monde étrange et clos de la palmeraie vers le monde de la diversité, du mélange et du métissage est dit par Mani, à la fin de la première partie de l'œuvre pour symboliser la rupture et la transition comme l'explique la Magistérante Déramchi Samia dans son mémoire intitulé, Incipit et Linguistique textuelle. Exemple d'étude de la cohésion/cohérence et de la progression textuelle dans l'œuvre d'Amin Maalouf, Les jardins de lumière<sup>6</sup>.

En passant du conformisme de la couleur blanche avec tous les présupposés stéréotypés qu'elle comporte et en optant pour un habit multicolore, Mani manifeste le refus du conformisme et l'adoption de la diversité plurielle comme façon d'être et de penser. Le fils de Babel devient, ainsi, en l'espace d'un moment, métis et évoque, par clin d'œil intertextuel, Arlequin, le roi lunaire. Arlequin est un personnage de la comédie italienne qui porte un habit composé de petits morceaux triangulaires de différentes couleurs qui disent sa provenance multiple ; pièces juxtaposées sans harmonie, reprises. Le vêtement d'Arlequin évoque une mappemonde qui sous-tend la marque indélébile du voyage formateur et proclame en imposant l'origine qui devrait être composite et mixte.

Par cette unique allusion et clin d'œil intertextuel au personnage de la comédie italienne, Mani va se métamorphoser en hermaphrodite au corps mêlé : le mâle et la femelle, l'androgynie, le sphinx, l'ange et la bête, le plat sot et le fou vif, le génie et l'imbécile, le maître et l'esclave. Le texte d'A. Maalouf, en actualisant les caractéristiques d'Arlequin, atteste, encore une fois, que pour apprendre, évoluer et être, il faut refuser le mythe de Narcisse, accepter de réactualiser le mythe de la Belle au Bois Dormant et épouser l'altérité pour re-naître mixte :

« Pour son départ de la palmeraie, il [Mani] ne choisit ni la feinte ni la fuite, mais la pavane et l'ample front, mais la cérémonie : d'abord, se dépouiller, lentement détacher de sa peau cette autre peau blanche qui depuis vingt années l'enveloppait et l'étouffait, respirer dans la nudité, toiser de haut sa défroque étalée sur le sol, terrassée, vidée de toute épaisseur de vie. Puis renaître en couleurs [...]. Sur ses épaules était posé un caban bleu ciel et sa blouse, quoique blanche, était sertie de fleurs dessinées par le peintre lui-même en ces mornes saisons d'attentes, rêveusement, comme on brode un trousseau de noces. Pourtant, lorsqu'ils évoqueraient plus tard cette journée de rupture, les disciples de Mani préféreraient parler de nativité, jusqu'à en oublier Mariam et Mardinu, et les langes serrés d'Utakim, des entrailles d'une femme aux entrailles d'une communauté, ce n'était pas une naissance, rien qu'une gestation inaboutie, il fallait autre chose, vingt ans d'un long voyage autour de soi-même. C'est en patience que se conçoit l'ébranlement du monde (p.95). »

Enfin, l'involution ne dit pas la régression des formes ou des sens littéraires. Sa seule prétention est de désigner un autre mouvement que le mouvement naturel de l'art et qui souligne le passage de l'homogène à l'hétérogène. Ce mouvement désigne donc un centre d'intérêt d'une écriture où l'homme, paradoxalement, est réactualisé comme étant toujours un loup pour son prochain et qui, oubliant les préoccupations des écritures des échanges, produit ou reproduit la parole qui sépare, celle du terroir ou celle de la secte et génère, par conséquent, le tribalisme, le sectarisme et l'intégrisme au même titre que le mythe de Narcisse qui accuse une régression de l'être vers l'égoïsme et ce, par opposition à l'évolution de la littéraire qui, tout en signifiant le changement, le développement et la progression issus de la rencontre, de l'échange et de l'enrichissement, rejoint les propos du mythe de la Belle au Bois Dormant qui souligne, encore une fois, qu'il faut aimer l'autre qui produit en nous une troisième personne, l'esprit comme le souligne si justement Michel Serres<sup>7</sup>.

Toute écriture littéraire qui se préoccupe de la question des frontières et des identités qui séparent au lieu de réunir est d'une certaine manière nationaliste et meurtrière comme l'affirme Amin Maalouf<sup>8</sup>.

### **Principales références bibliographiques**

- 1 Amin Maalouf, Les Jardins de Lumière, Casbah Editions, 2001.
- 2 Leïla Sebbar, Le Fou de Shérazade, Stock, Paris, 1991.
- 3 Mohammed Dib, Le Sommeil d'Eve, La Bibliothèque arabe Sindbad, Paris, 1989.
- 4 Ibid.
- 5 Michel Serres, Le Tiers-Instruit, Editions François Bourin, 1991, quatrième page de couverture.
- 6 Déramchi Samia, Incipit et Linguistique textuelle. Exemple d'une étude de la cohésion/cohérence et de la progression textuelle dans l'œuvre d'Amin Maalouf, Les jardins de lumière, Magister soutenu publiquement en juin 2003 à l'université de Ouargla sous la direction de D. Kadik, pp. 99/100/101.
- 7 Michel Serres, Le Tiers-Instruit, Editions François Bourin, 1991, quatrième page de couverture.
- <sup>8</sup> Amin Maalouf, Les identités meurtrières, Le livre de Poche, Grasset et Fasquelle, 1998 : « Que signifie le besoin d'appartenance collective, qu'elle soit culturelle, religieuse ou nationale ? Pourquoi ce désir, en soi légitime, conduit-il, si souvent à la peur de l'autre et à sa négation ? Nos sociétés sont-elles condamnées à la violence sous prétexte que tous les êtres n'ont pas la même langue, la même foi et la même croyance ? Né au confluent de plusieurs traditions, le romancier (...) puise dans son expérience personnelle, aussi bien que dans l'histoire, l'actualité ou la philosophie, pour interroger cette notion cruciale de l'identité. Il montre comment, loin d'être donnée une fois pour toutes, l'identité est une construction qui peut varier. Il en dénonce les illusions, les pièges, les instrumentations. Il nous invite à un humanisme ouvert qui refuse à la fois l'uniformisation planétaire et le repli sur la "tribu" ». Quatrième page de couverture.